

## DOMINIQUE LEROY

# « Cœur-Business »

**Une personnalité dévoile ses œuvres d'art préférées. Celles qui, à ses yeux, n'ont pas de prix. Pourtant, elles en ont un. Elles révèlent aussi des pans inédits de son parcours, de son caractère et de son intimité. Cette semaine : Dominique Leroy, CEO de Proximus.**

Par Marina Laurent - Photo : Debby Termonia

**S**eule femme à diriger une entreprise du BEL 20, Dominique Leroy (CEO de Proximus, feu Belgacom) n'en est pas féministe acharnée pour autant. Car, comme pour tant d'autres choses, elle est effectivement « au-delà ». Tête de promotion à Solvay, engagée avant même d'avoir terminé ses études, collectionneuse d'art contemporain dès son premier salaire en poche, celle qui n'avait jamais rêvé de diriger une grosse entreprise « aime travailler en équipe et faire ressortir le meilleur de ses employés ». Tactique de management ? Non, de l'éthique.

Smartphone à la main, élégante dans une robe anthracite tachetée de couleurs, allure sportive, maquillage léger et

irisé, elle invite à prendre place dans son bureau presque aussi grand qu'un appartement. Inventaire panoramique : d'innombrables bouquets de fleurs – elle recevait la veille le prix du Manager de l'année – un Roy Lichtenstein accroché à un mur, des tapis colorés – style Kilim –, une table de réunion au design arrondi et un attaché de presse qui ne la lâche pas d'une semelle (« Elle n'a besoin de personne », chuchote-t-il pourtant, fièrement). En tout cas, il enregistre tout. Au cas où. Un peu fatiguée, Dominique Leroy rayonne tout de même. Et, de son grand sourire, s'excuse de vous consacrer moins de temps qu'elle l'aurait voulu.

### Le succès et l'extase

« Je n'ai jamais réfléchi aux raisons pour lesquelles j'aime ces œuvres d'art, prévient-elle. Mais elles me touchent, toutes. Sans ça, ça n'aurait pas eu de sens. » Son premier choix est une œuvre de Fred Eerdekens, artiste belge qu'elle apprécie au point de lui avoir passé commande alors qu'il était pratiquement inconnu. C'était il y a vingt ans. « J'aime beaucoup l'art contemporain », confie-t-elle, regard bienveillant. « Bien plus que l'art ancien ou figuratif qui, même très beau, ne m'émeut pas. Le contemporain, par contre, suscite toute mon imagination, ma réflexion ; il me permet d'être plus libre dans mon interprétation. Mais ce qui me plaît par-dessus tout, c'est d'aller à la rencontre d'artistes, visiter leur atelier, comprendre leur démarche. Parce que, un bon artiste, c'est souvent quelqu'un qui a tout à dire : ce sont des personnes tellement émotionnelles ! Fred Eerdekens, lui, m'a tout de suite fascinée. Je ne pourrais d'ailleurs pas acquérir une œuvre d'un artiste, aussi forte soit-elle, si la personne derrière l'œuvre ne me séduit pas. Car au-delà de la prouesse technique (*NDLR : projeter sur un mur l'ombre d'une phrase sculptée de son écriture*) par ses jeux d'ombre et de lumière, le sens de ses phrases nous interpelle. »

Si l'œuvre qu'elle possède avec son mari, un exemplaire unique, s'intitule *Ten words to put your life in a different light*, elle nous présente *Extase, succes*. Que lui évoquent ces deux mots ? Dominique Leroy, que l'on sent très pudique, réfléchit un bref instant. Puis : « Je suis quelqu'un de ●●●

### JEF GEYS

« **A**rtiste conceptuel » est sans doute la seule caractéristique qu'on puisse apposer à cet artiste du nord du pays, né en 1934. Inclassable, il se rapproche pourtant du pop art et de Fluxus – courant né dans les années 1960, inspiré des dadaïstes, qui visait à décroquer l'art en se revendiquant « non-courant » et produisant du « non-art ». Jef Geys, lui, conçoit son œuvre selon « les principes d'égalité et d'équivalence entre ce qui est généralement considéré comme de l'art et ce qui ne l'est pas, abolissant ainsi les différences entre culture haute et populaire ». Cette question est l'un des fondements de sa démarche, sa préoccupation seconde étant de s'adresser à un public le plus large possible. Considéré comme l'un des artistes majeurs de sa génération (il représente la Belgique à la Biennale de Sao Paulo en 1991, à la Biennale de Venise en 2009 et est exposé dans de nombreux musées), il reste pourtant méconnu du public, un paradoxe pour celui qui tente depuis toujours d'unir l'art à la vie quotidienne.

Un peu de tout pour cet artiste polymorphe : de l'estampe (de 150 à 1500 euros), de la photo et du dessin (moins de 5000 euros) et de la sculpture (moins de 10000 euros). ●



**HARTEN**, Jef Geys, 1966, 12 éléments  
(30 cm x 36 cm x 8 cm).

mal ! Il peut arriver aussi que des gens très haut placés soient à ce point déconnectés de la réalité qu'ils ne soient plus en mesure de prendre les bonnes décisions. Certains restent enfermés dans leur bureau, juste par facilité. D'autres sont pris dans un tel engrenage de réunions et de discussions qui les éloignent de la réalité. Personnellement, je prévois toujours des plages dans mon agenda pour descendre ces 27 étages et rencontrer "les autres". Ça ne me demande pas d'effort, que du contraire, ça me donne de l'énergie. Car être patron de Proximus, ce n'est pas la vie que tout le monde mène. Et ne plus être moi-même est ce qui me fait le plus peur dans ma fonction, puisque plus votre job est à responsabilités, plus votre impact sur les autres est important. Je suis tellement consciente de ce risque que je demande très souvent à mon entourage, privé et professionnel, de m'avertir à la moindre "alerte". »

PROXIMUS ART COLLECTION, BELGIUM



**CONCERTO**, Michelangelo Pistoletto, 1977  
(120 cm x 120 cm et 100 cm x 150 cm).

## MICHELANGELO PISTOLETTO

### Les cœurs, un symbole fort

L'heure tourne, les prochains rendez-vous sont dûment programmés, l'interview est minutée, il faut avancer. On enchaîne sur un artiste. Jeff Geys, qu'elle n'a pas eu la chance de rencontrer mais dont cette œuvre – une douzaine de cœurs multicolores – l'enchantent. « Ceux-là, je les aime beaucoup. J'apprécie cette œuvre, probablement par son côté coloré, son côté optimiste, elle ne se prend pas au sérieux ! Quand je la regarde, elle me met de bonne humeur. Isolés, ces cœurs ne seraient pas beaux – on dirait un dessin d'enfant – mais le fait de les mettre ensemble les rend beaux. Leur jovialité m'attire terriblement. C'est aussi un symbole fort, ces cœurs ; parfois, ils me font penser à un jeu de cartes, à cet aspect jeu, chance, qu'on a. Personnellement, j'ai eu beaucoup de chance. Déjà d'avoir fait des études – ce que ma mère n'a pas pu faire – et aussi de pouvoir travailler dans des entreprises qui m'ont beaucoup donné. Un jour, j'aimerais pouvoir rendre à la société un peu de tout ce que j'ai appris. Pouvoir apporter, à ceux qui n'ont pas eu ma chance, l'opportunité de se développer. Je le ferai.

À quoi l'art peut-il servir ? « A faire du bien. » Sans hésitation. « Parfois, après des réunions difficiles, je déambule dans le bâtiment, à la recherche de ces œuvres que nous possédons (*NDLR : une collection d'entreprise débutée en 1996 et exposée dans le bâtiment, accessible au public sur rendez-vous*). Elles me font tellement de bien. Elles me permettent aussi de trouver de nouvelles idées. » Elle les choisit ? « Je n'interviens jamais pour les nouvelles acquisitions, un comité de spécialistes fait ça très bien. Mais j'ai un droit de veto que je n'hésite pas à utiliser si les œuvres

**N**é en 1933 à Biella, près de Turin, Pistoletto occupe une place particulière dans l'art italien du xx<sup>e</sup> siècle. Tour à tour peintre, sculpteur, photographe, écrivain, penseur et philosophe, cette figure centrale du mouvement de l'arte povera – qui préconise l'utilisation de matériaux pauvres pour défier la société de consommation – n'a de cesse de se renouveler. Ses tableaux miroirs et la « réflexion » (autoportrait de l'homme = autoportrait du monde) qu'ils suscitent restent une des thématiques centrales de sa démarche, lui permettant d'échapper à l'opposition classique entre figuration et abstraction. Fondateur du Parlement culturel de la Méditerranée et de la Cittadellarte (sorte de laboratoire et lieu de rencontre intergénérationnelle et interdisciplinaire), à Biella, il organisait en décembre dernier une chaîne humaine dans la cour du Louvre, à Paris. Elle symbolisait le « Troisième Paradis » ou un espoir de transformation responsable de la société à travers la fonction génératrice de l'art. Son mantra : plus on est libre, plus on doit être responsable.

L'après-guerre italien se porte bien, très bien même sur le marché. Si la grande créativité et les qualités artistiques qui caractérisent cette période en constituent évidemment la raison essentielle, le marché a de quoi être boosté par le gouvernement ! La législation italienne soumet toute exportation d'œuvre d'art de plus de 50 ans à une autorisation gouvernementale. Un boom pour tous ces artistes redécouverts aujourd'hui et dont les œuvres ont le bon goût d'être déjà hors du territoire. Si Pistoletto pulvérise certaines ventes avec ses peintures – celles des années 1960 par exemple, comptez en millions d'euros (record à 3 millions en 2015) – d'autres peuvent encore être acquises à moins de 10 000 euros. Pour l'instant. ●

proposées peuvent engendrer des sentiments négatifs ou pessimistes. Exposer des œuvres dures et provocantes n'est pas l'objectif d'une collection privée ou d'entreprise. Il faut avant tout enrichir le quotidien des travailleurs et susciter des valeurs positives et créatives. C'est sans doute mes propres conceptions que je mets en avant dans ces cas-là mais voilà, c'est comme ça : je n'aime pas les choses tristes et pessimistes. »

Clap de fin : l'attaché de presse coupe son enregistreur. L'heure, c'est l'heure. ● **M. L.**

Dans notre édition du 1<sup>er</sup> avril : **Jacques De Decker.**

mal ! Il peut arriver aussi que des gens très haut placés soient à ce point déconnectés de la réalité qu'ils ne soient plus en mesure de prendre les bonnes décisions. Certains restent enfermés dans leur bureau, juste par facilité. D'autres sont pris dans un tel engrenage de réunions et de discussions qui les éloignent de la réalité. Personnellement, je prévois toujours des plages dans mon agenda pour descendre ces 27 étages et rencontrer "les autres". Ça ne me demande pas d'effort, que du contraire, ça me donne de l'énergie. Car être patron de Proximus, ce n'est pas la vie que tout le monde mène. Et ne plus être moi-même est ce qui me fait le plus peur dans ma fonction, puisque plus votre job est à responsabilités, plus votre impact sur les autres est important. Je suis tellement consciente de ce risque que je demande très souvent à mon entourage, privé et professionnel, de m'avertir à la moindre "alerte". »

### Les cœurs, un symbole fort

L'heure tourne, les prochains rendez-vous sont dûment programmés, l'interview est minutée, il faut avancer. On enchaîne sur un artiste, Jeff Geys, qu'elle n'a pas eu la chance de rencontrer mais dont cette œuvre – une douzaine de cœurs multicolores – l'enchantent. « Ceux-là, je les aime beaucoup. J'apprécie cette œuvre, probablement par son côté coloré, son côté optimiste, elle ne se prend pas au sérieux ! Quand je la regarde, elle me met de bonne humeur. Isolés, ces cœurs ne seraient pas beaux – on dirait un dessin d'enfant – mais le fait de les mettre ensemble les rend beaux. Leur jovialité m'attire terriblement. C'est aussi un symbole fort, ces cœurs ; parfois, ils me font penser à un jeu de cartes, à cet aspect jeu, chance, qu'on a. Personnellement, j'ai eu beaucoup de chance. Déjà d'avoir fait des études – ce que ma mère n'a pas pu faire – et aussi de pouvoir travailler dans des entreprises qui m'ont beaucoup donné. Un jour, j'aimerais pouvoir rendre à la société un peu de tout ce que j'ai appris. Pouvoir apporter, à ceux qui n'ont pas eu ma chance, l'opportunité de se développer. Je le ferai.

A quoi l'art peut-il servir ? « A faire du bien. » Sans hésitation. « Parfois, après des réunions difficiles, je déambule dans le bâtiment, à la recherche de ces œuvres que nous possédons (*NDLR : une collection d'entreprise débutée en 1996 et exposée dans le bâtiment, accessible au public sur rendez-vous*). Elles me font tellement de bien. Elles me permettent aussi de trouver de nouvelles idées. » Elle les choisit ? « Je n'interviens jamais pour les nouvelles acquisitions, un comité de spécialistes fait ça très bien. Mais j'ai un droit de veto que je n'hésite pas à utiliser si les œuvres



**CONCERTO**, Michelangelo Pistoletto, 1977  
(120 cm x 120 cm et 100 cm x 150 cm).

### MICHELANGELO PISTOLETTO

**N**é en 1933 à Biella, près de Turin, Pistoletto occupe une place particulière dans l'art italien du xx<sup>e</sup> siècle. Tour à tour peintre, sculpteur, photographe, écrivain, penseur et philosophe, cette figure centrale du mouvement de l'arte povera – qui préconise l'utilisation de matériaux pauvres pour défier la société de consommation – n'a de cesse de se renouveler. Ses tableaux miroirs et la « réflexion » (autoportrait de l'homme = autoportrait du monde) qu'ils suscitent restent une des thématiques centrales de sa démarche, lui permettant d'échapper à l'opposition classique entre figuration et abstraction. Fondateur du Parlement culturel de la Méditerranée et de la Cittadellarte (sorte de laboratoire et lieu de rencontre intergénérationnelle et interdisciplinaire), à Biella, il organisait en décembre dernier une chaîne humaine dans la cour du Louvre, à Paris. Elle symbolisait le « Troisième Paradis » ou un espoir de transformation responsable de la société à travers la fonction génératrice de l'art. Son mantra : plus on est libre, plus on doit être responsable.

L'après-guerre italien se porte bien, très bien même sur le marché. Si la grande créativité et les qualités artistiques qui caractérisent cette période en constituent évidemment la raison essentielle, le marché a de quoi être boosté par le gouvernement ! La législation italienne soumet toute exportation d'œuvre d'art de plus de 50 ans à une autorisation gouvernementale. Un boom pour tous ces artistes redécouverts aujourd'hui et dont les œuvres ont le bon goût d'être déjà hors du territoire. Si Pistoletto pulvérise certaines ventes avec ses peintures – celles des années 1960 par exemple, comptez en millions d'euros (record à 3 millions en 2015) – d'autres peuvent encore être acquises à moins de 10 000 euros. Pour l'instant. ●

proposées peuvent engendrer des sentiments négatifs ou pessimistes. Exposer des œuvres dures et provocantes n'est pas l'objectif d'une collection privée ou d'entreprise. Il faut avant tout enrichir le quotidien des travailleurs et susciter des valeurs positives et créatives. C'est sans doute mes propres conceptions que je mets en avant dans ces cas-là mais voilà, c'est comme ça : je n'aime pas les choses tristes et pessimistes. »

Clap de fin : l'attaché de presse coupe son enregistreur. L'heure, c'est l'heure. ● **M. L.**

Dans notre édition du 1<sup>er</sup> avril : **Jacques De Decker**.